

« Aimer ouvrir l'amande de l'absence dans la parole » : langue, poésie et quête du sens chez Yves Bonnefoy

Maria LITSARDAKI
Université Aristote de Thessalonique
Département de Langue et de Littérature Françaises
lima@frl.auth.gr

Recibido: 11/10/2011
Aceptado: 06/02/2012

Résumé

La réflexion développée par Yves Bonnefoy dans ses écrits sur la poésie nous révèle les convictions du poète, qui propose ainsi une philosophie de la poésie. Le langage poétique et la portée des mots sont systématiquement mis en question par le poète préoccupé du rôle de la poésie dans son rapport à l'être et au monde. Considérant le système de signes de la langue extrêmement figé, Bonnefoy proclame la nécessité d'une « déchirure dans le réseau des représentations », pour retrouver la parole et rétablir le rapport réel entre le monde et le langage, accordant à la poésie la tâche de réappropriation du sens et de récupération de l'unité perdue.

Dans notre étude, nous abordons parallèlement la pensée théorique et la création poétique de Bonnefoy, dans leur complémentarité, afin de montrer l'émergence de la théorie et sa réalisation dans l'œuvre du poète et d'élucider l'équivalence entre sa théorie et sa poésie.

Mots clés: poésie, poétique, parole poétique, philosophie du langage.

« Aimer ouvrir l'amande de l'absence dans la parole »: lengua, poesía y búsqueda del sentido en la obra de Yves Bonnefoy

Resumen

La reflexión desarrollada por Yves Bonnefoy en sus escritos sobre la poesía nos revela las convicciones del poeta, que propone así una filosofía de la poesía. El lenguaje poético y el alcance de las palabras están sistemáticamente sometidos a discusión por el poeta, preocupado por el papel de la poesía en su relación con el ser y el mundo. Considerando el sistema de signos de la lengua extremadamente rígido, Bonnefoy proclama la necesidad de un "rasgón en la red de las representaciones", para encontrar de nuevo la palabra y restablecer la real relación entre el mundo y el lenguaje, y concede a la poesía la tarea de reapropiación del sentido y de recuperación de la unidad perdida.

En nuestro estudio, abordamos paralelamente pensamiento teórico y creación poética de Bonnefoy, en su complementariedad, para mostrar la emergencia de la teoría, su realización dentro de la obra del poeta y dilucidar la equivalencia entre su teoría y su poesía.

Palabras clave: poesía, poética, lenguaje poético, filosofía del lenguaje

Aimer ouvrir l'amande de l'absence dans la parole »: Language, Poetry and the Search of Meaning in Yves Bonnefoy's Work

Abstract

The reflections developed by Yves Bonnefoy in his writings on poetry reveal the convictions of the poet, who proposes a philosophy of poetry. The poetic language and the expressive capacity of words are systematically questioned by the poet, who is preoccupied with the role of the poetry in its relation to the essence of being and to the world. Considering that the system of language signs is extremely fixed, Bonnefoy states the necessity of making a "tear in the network of representations" in order to rediscover the real relation between the world and language, assigning poetry the task of re-appropriating meaning and of recovering the lost unity.

This paper explores the complementarity of Bonnefoy's theoretical thinking and poetic work, in an attempt to show the emergence of the poet's theories and how they materialize in his work, thus shedding light on the correspondence between his theory and his poetry.

Key words: poetry, poetics, poetic language, philosophy of language.

Referencia normalizada

Litsardaki, M. (2012). "« Aimer ouvrir l'amande de l'absence dans la parole » : langue, poésie et quête du sens chez Yves Bonnefoy". *Thélème*, Vol. 27, 243-260.

Ô poésie,
Je ne puis m'empêcher de te nommer
Par ton nom que l'on n'aime plus parmi ceux
qui errent
Aujourd'hui dans les ruines de la parole.
(Bonnefoy, 2001 : 78)

Dans une communication au titre révélateur « L'enjeu de la poésie occidentale », prononcée au colloque du Collège de France sur *L'identité littéraire de l'Europe* en 1998, Yves Bonnefoy affirme que « la poésie n'a ses âges d'or que dans notre rêve, et en retour l'époque contemporaine a son invention elle aussi et éprouve peut-être plus qu'aucune autre un besoin de radicalisme en matière de poésie, et un souci de rigueur » (2010a : 129). Conscient de la crise dont souffre l'univers poétique à la fin du XXe siècle, Bonnefoy cherche à comprendre « si la poésie doit se renoncer ou se réaffirmer, quitte peut-être à renouveler son idée de soi » (Bonnefoy, 2010a : 130), développant une réflexion fondée sur ce qu'il entend comme le droit d'être de la poésie et la raison de son existence, à savoir « la façon dont le langage se fait parole » (Bonnefoy, 2010a : 130). Envisagée de ce point de vue, la crise de la poésie se concrétise en tant que crise du langage et de sa capacité de signifier, révélant la pénurie des moyens qui permettraient à la conscience subjective de communiquer son être et son être-au-monde.

Dans ce « siècle où la parole a été victime », « la réflexion sur la parole, sur ses origines et son nécessaire avenir, c'est de loin, [...] ce qui importe le plus » (Bonnefoy, 2010a : 12), tant pour le poète que pour le poéticien qu'est Bonnefoy. Étroite-

ment liée à la création poétique, cette problématique sur la parole et le langage domine sa pensée¹ et devient la pierre fondatrice de sa poétique et de sa poésie, élaborées parallèlement pour constituer une philosophie du langage qui est fondée sur la réhabilitation de la langue moyennant le renouvellement de son utilisation dans le domaine poétique².

Venu à la poésie « par les mots », puisque attiré par « une réalité d'essence plus haute » (Bonnefoy, 2010b : 303) qu'ils paraissaient lui promettre³, Bonnefoy dénonce leur utilisation courante comme foncièrement conceptuelle, n'offrant par conséquent qu'un aspect partiel de la réalité intime de la chose énoncée. En tant que signes matériels, les mots se révèlent imparfaits et incapables d'embrasser l'essence de « l'existence effective » (Bonnefoy, 2010b : 284) des choses du monde, ne reflétant la chose que d'une manière lacunaire et abstraite. Le poéticien constate le rétrécissement que le discours conceptuel a imposé au sens des mots, condamnés désormais à n'être qu'une représentation inaccomplie d'une totalité d'être. La réalité profonde des objets recèle plusieurs aspects, que l'homme se doit de redécouvrir dans leur ensemble pour pouvoir accéder à l'absolu de la vérité cachée, à « ces en plus du monde ou de l'existence dont le conceptuel se sépare » (Bonnefoy, 2010a : 14), à ce que chaque chose « a de surabondance dans ses aspects, littéralement d'infini » (Bonnefoy, 2010a : 13). Bonnefoy soutient sans cesse que la perception du monde et son expression à l'aide des mots doivent par conséquent changer, proposant une perspective nouvelle qui se donne comme tâche « d'apprécier dans le discours de l'être parlant une proposition sur le vrai », au lieu d'« analyser la façon dont les états de parole, signifiants fugitivement reclos sur des signifiés irréels, se produisent les uns à partir des autres, employant plus qu'exprimant l'univers » (1990 : 184).

¹ « L'heure nouvelle, en poésie, demande une réflexion : qui mettrait fin, soit dit en passant, à la naïveté des proclamations, des manifestes [...] par examen attentif, et philosophique, des voies de la création », déclare Bonnefoy dans un entretien avec Serge Bourjea en 2006, pour formuler un peu plus loin la question fondamentale à laquelle il cherche à répondre par ses travaux : « dans le grand changement que l'époque contemporaine, si mal nommée postmoderne, fait subir aux façons d'être et de vivre, qu'est-ce que doit être la poésie? La production d'un objet verbal aux marges de l'existence, le divertissement qui aide celle-ci à refouler le savoir de sa condition? Ou une exploration des événements qui la constituent, avec le projet de plus de vérité dans la mise en place de l'être au monde? » (2010b : 108, 109).

² Dans « La présence et l'image » Bonnefoy désigne l'espace de l'œuvre littéraire en général comme celui de l'avenir du langage : « C'est dans l'œuvre de l'écrivain que la vie des mots, contrainte sinon déniée dans la pratique ordinaire, accède, le rêve aidant, à une liberté qui semble marcher à l'avant du monde » (1990 : 184-185).

³ Le reflet poétisé de cette première intuition est donné dans la pièce « On me parlait » de la *Vie errante* : « On me disait : lis, écris. Et j'essayais, je prenais un mot, mais il se débattait, il gloussait comme une poule effrayée, blessée, dans une cage de paille noire tachée de vieilles traces de sang » (Bonnefoy, 1993 : 65).

Faisant le procès du discours conceptuel, Bonnefoy revient inlassablement à l'opacité qui règne dans la perception des objets à cause du système langagier, dont « les signes employés sont résolument non figuratifs et même totalement arbitraires, ils ne permettent donc plus, quand ils ont formé un mot, de retrouver par l'esprit l'apparence qu'avait la chose, la présence qui emplissait celle-ci » (2010a : 138)⁴. Dans ce sens, l'emploi ordinaire des mots crée un écart entre l'identité de l'objet et sa représentation, entre son être et son paraître verbal⁵. Cette constatation incite à aborder le langage d'une nouvelle manière, sous un nouvel angle, défini par Bonnefoy comme un « projet de "guérison" »⁶, en vue de rencontrer l'être dans les mots et d'utiliser les mots dans des réseaux susceptibles de mobiliser leur force expressive, ce qui permettrait l'accès à l'unité des objets et au vécu de l'expérience dans sa densité, révélant par là le véritable sens et la nature véritable des choses et du monde. La transgression du langage ordinaire, le déchirement des voiles tendus par les formulations de l'intellect, voie unique pour rétablir le rapport réel entre l'être et le monde, se rend dès lors le devoir de la poésie⁷ et la raison qui légitime son existence. La poésie doit désormais définir son existence et élaborer son essence en tant qu'art de la mémoire, mnémotechnie⁸ de la vérité de la parole⁹, de ce « que devient la parole quand on a su ne pas oublier qu'il existe un point, dans beaucoup de mots, où ceux-ci ont contact, tout de même, avec ce qu'ils ne peuvent pas dire » (Bonne-

⁴ Malgré les accusations prononcées contre la conceptualisation du langage, Bonnefoy y perçoit la raison d'être de la poésie lorsqu'il avoue: « Pour qu'il y ait poésie, il faut que des systèmes conceptuels se soient étendus dans les mots d'une façon assez cohérente et enveloppante pour que l'image qu'ils nous proposent du monde fasse voile sur celui-ci » (2010a : 137).

⁵ « L'écart entre le signe et la chose assume des proportions inquiétantes et l'arbitraire du signe risque de contaminer l'être. Les signes appartiennent au monde de l'objectivité et menacent les objets qu'ils remplacent » (Samaras, 1996 : 47).

⁶ Selon ce projet, explique Bonnefoy, la poésie doit se défaire « dans sa parole des liens que noue la pensée conceptuelle entre les choses : un déliement qui ne sera pas une guerre contre les mots, qui peuvent rester les mêmes, mais un changement radical, de nature existentielle, dans la façon de les employer » (2010b : 165).

⁷ « Si pour quelque raison nous formons des phrases dans lesquelles les relations de sonorité, de rythmes, rapprochent les mots d'une façon qui préserve dans notre écoute leur qualité matérielle, ceux des rapports de ces mots qui procédaient du concept en sont neutralisés, ils s'effacent, et la phrase maintient l'Ouvert [dont parlait Rilke] devant nous au moment même où les vocables, qui sont prêts cette fois à être nôtres vraiment, vont peut-être dire *autre chose*. J'appelle cette recherche, et de la présence et d'un sens, la poésie » (Bonnefoy, 1990 : 263).

⁸ La relation entre la poésie et la mémoire est ainsi formulée par le poète : « S'accepter ainsi séparé de l'emploi du langage qui prédomine, c'est la façon certes douloureuse mais véridique qu'a la poésie d'être encore aujourd'hui ce qu'elle a été de toujours, la fille de la mémoire » (Bonnefoy, 1990 : 290). Au domaine de la poésie de Bonnefoy, Olivier Himy constate « un curieux mélange entre le souvenir et le rêve » (2008 : 217).

⁹ Le mot « vérité », *a-lètheia* en grec, est dans son sens premier ce qui nie l'oubli et, associé à la parole, s'identifie parfaitement à la conception de Bonnefoy.

foy, 1993 : 169) et simultanément en tant que désir de devenir « cette parole de l'immédiat qu'[elle] cherche à être » (Bonnefoy, 2010b : 482).

La poésie est désormais conçue plutôt comme un moyen de « réparation »¹⁰ du langage que comme une fin en soi¹¹ ou comme voie d'expression d'une conscience subjective. Face à l'opacité matérielle des signes, le rôle assigné à la poésie est d'instaurer dans et par sa parole « un rapport nouveau avec le référent, cet au delà de tous les signifiés sur le chemin qui va du mot qui dénomme à la chose dite », celle-ci étant dotée d'un « infini *intérieur* » (Bonnefoy, 2010b : 512), constitutif de son unicité existentielle.

L'emploi des mots doit assurer de nouveau leur vocation première, celle de mettre l'être en contact avec les choses du monde, par le travail simultanément, tant au niveau de la prise de conscience des choses, de moindres objets de la terre¹², qu'au niveau de l'articulation du monde, en vue de révéler et de communiquer « un surcroît de la chose sur la notion » (Bonnefoy, 2010b : 459). Ce surcroît embrasse l'entité de l'objet en relation avec l'instant et le lieu, deux instances de la vérité et de l'immédiateté de son existence dans la multiplicité de ses possibles, mais également de son état fugace et instantané, de sa finitude¹³ donc, que les structures conceptuelles, profondément relatives et abstraites, s'avèrent inaptées à percevoir et à exprimer. Le sens recherché n'apparaît complet que lorsqu'il crée « cette épiphanie » (Bonnefoy, 2010b : 513) de l'unité de l'objet, « cette impression de participer à une réalité soudain plus immédiate et pourtant plus une et plus intérieure à notre être » (1990 : 310)¹⁴, désignée comme *présence* par Bonnefoy. La réflexion sur le rapport de l'être au monde et la réflexion portée sur soi¹⁵ sont profondément impli-

¹⁰ Constatant « l'aveuglement du concept à ce qui est existence », Bonnefoy considère que « la poésie en est justifiée, comme réparation qu'il faut tenter au langage » (2010a : 144).

¹¹ « Je crois qu'il faut plutôt reconnaître ses limites [de la poésie] et, oubliant qu'elle a pu être une fin, la prendre seulement pour le moyen d'une approche » soutient Bonnefoy, soulignant quelques lignes plus loin le caractère de revendication qu'il lui assigne : « Je voudrais que la poésie soit d'abord une incessante bataille, un théâtre où l'être et l'essence, la forme et le non-formel se combattraient durement » (1992 : 126, 127).

¹² « Pour nous retrouver pleinement auprès de la moindre chose terrestre il faut que nous ayons transgressé dans les mots, dans tous les mots, le niveau où ils ne sont de la réalité empirique qu'une représentation analytique, c'est-à-dire partielle, abstraite, refermée sur un système qui nous prive des vraies rencontres » (Bonnefoy, 2010b : 458).

¹³ « Il faut se vouer à l'ici et au maintenant qui sont l'épiphanie de la finitude, et y forcer le langage », affirme Bonnefoy (1990 : 93).

¹⁴ « La présence », explique J. Starobinski dans sa préface, « n'est pas une transcendance seconde, mais un retour consentant à la vérité précaire des apparences », (Bonnefoy, 1978 : 27-28).

¹⁵ « Car le risque n'est pas dans l'emploi des mots mais dans l'expérience elle-même. Que celle-ci soit un authentique travail de la personne sur soi, et les mots en seront changés d'une certaine façon, qui rassemble : plus lumineux qu'ils seront soudain sous l'obscurité de surface grâce aux rapprochements, aux comparaisons, aux simplifications dans la perception – grâce aux images – dont aura été capable en les employant une conscience plus avertie » (Bonnefoy, 2010b : 220).

quées à la restitution des mots, qui en fera des véhicules de la présence et de la plénitude des choses. La crise des langues est par conséquent saisie dans le cadre d'une ontologie et d'une philosophie poétique¹⁶.

« Une autre parole existe en nous », affirme Bonnefoy (2010a : 146), souvenir d'« une autre époque de l'écriture » et d'« une arrière-région du signe, oubliée aujourd'hui mais frayée jadis », dont le poète doit « dans quel[que] antique abécédaire chercher la trace » (1993 : 138)¹⁷. Le poète en tant que créateur, mobilisant la mémoire des mots qui couve en lui, se voit désormais chargé du recommencement, de la recomposition de la parole pour peupler le monde : « répétant les antiques commencements de la parole – de l'*acte fondateur*, la parole – [il] diversifie la Présence en bâtissant son poème, pour retrouver la raison, la place dans l'Univers des réalités les plus humbles » (Bonnefoy, 1992 : 269). C'est cette « aube du sens » (Bonnefoy, 1993 : 97)¹⁸, où les concepts n'avaient pas encore évolué au point de dominer par leurs constructions l'appréhension du monde, l'époque archaïque des mythes aussi, où l'utilisation des signes et l'impression du phénomène vécu jouissaient d'une heureuse coïncidence¹⁹, que le poète doit

¹⁶ Jean-Claude Pinson a profondément étudié cette dimension de la pensée de Bonnefoy. Nous n'en citons que deux extraits : « Puisqu'il définit la poésie comme visée de la réalité indivise plus que comme simple jeu avec le langage, on peut bien dire qu'Yves Bonnefoy fait d'elle une ontologie, une parole de l'Être et de l'Un – les deux termes étant souvent employés par lui comme synonymes ». « La poésie, qui est aussi une pensée, mais une pensée "autre" [...] prenant la place d'une philosophie qui a perdu le sens de sa vocation, devient "philosophie" au sens originel du mot, c'est-à-dire "amour de sagesse". Ainsi, c'est non seulement la réflexion d'Yves Bonnefoy qui en vient à se muer, de simple "poétologie", en "poésophie", mais c'est la poésie elle-même qui se trouve érigée par cette réflexion en "poésophie" » (1995 : 161, 165). À consulter aussi le volume collectif *Poétique et ontologie. Colloque international Yves Bonnefoy* (2008).

¹⁷ C'est une époque primordiale, préscientifique et hors langage conceptuel, dont les caractéristiques sont révélées au poète par l'interlocuteur fictif dans l'homonyme récit poétique : « Nos signes étaient des choses, ils en étaient donc infinis. Et l'infini demeurant toujours égal à soi-même, au moins au premier regard, l'écart qui vous inquiète entre le signe et la chose (vous y percevez de l'arbitraire, m'enseigniez-vous) était comblé » (1993 : 132). Expliquant la notion de cette « autre époque de l'écriture » chez Bonnefoy, Marlène Zarader précise : « C'est en elle que se tiennent le poète et l'enfant. L'un et l'autre saisissent au vol l'instant fugace où le vocable évoque *déjà* la chose sans *encore* la dépasser. Les vocables ainsi compris ne sont pas d'autres mots, ils sont les mots eux-mêmes *juste avant* qu'ils ne se figent en concepts. C'est d'eux que naît la poésie » (2010 : 143).

¹⁸ C'est à la même époque et par des termes analogues que se réfèrait Renan, au XIXe siècle, lorsqu'il constatait que « n'ayant plus à créer le langage, nous avons en quelque sorte désappris l'art de donner des noms aux choses : mais les hommes primitifs possédaient cet art, que l'enfant et l'homme du peuple appliquent encore avec tant de hardiesse et de bonheur. La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes les voix du dehors, et les rendait en articulations, en parole » (cité dans Genette, 1976 : 244).

¹⁹ Un pareil mouvement, efficace dans la récupération du rapport avec les choses par l'éveil d'« une mémoire de l'immédiateté abolie, perdue » est celui qui mène vers « des expériences de cette petite enfance où l'on vivait encore en deçà de la coagulation de la pensée conceptuelle, ce qui assurait

récupérer et évoquer dans et par la parole poétique, pour lui restituer la plénitude et gagner l'enjeu que la « présence » représente pour la poésie²⁰. Dans l'acte poétique ce mouvement remémoratif vers l'autrefois de la parole équivaut pour Bonnefoy à la rencontre avec l'aube de la poésie occidentale, à savoir la poésie homérique, afin de rédimmer les lacunes de la langue à travers la mémoire :

Ces pages sont traduites. D'une langue
 Qui hante la mémoire que je suis,
 Les phrases de cette langue sont incertaines
 J'ai restitué le texte mot après mot,
 Mais le mien n'en sera qu'une ombre, c'est à croire
 Que l'origine est une Troie qui brûle,
 La beauté un regret, l'œuvre ne prendre
 À pleines mains qu'une eau qui se refuse (Bonnefoy, 1993 : 99).

Portant le germe d'une langue juste et parfaite qu'elle cherche à articuler de nouveau, la conscience poétique suit les traces des mots dans un mouvement vers l'autrefois et le poète se fait traducteur, créateur donc au second degré, scrutant les relations internes entre les mots et le sens, ainsi que ce domaine de l'indicible qui s'étale entre eux. Le poème, en tant que construction du langage courant, n'accède pas à ce niveau de transparence et de luminosité qui lui rendrait l'évidence expressive. Ombre du texte premier, voué à l'obscurité, l'œuvre affirme son caractère illusoire et n'apparaît finalement que comme vague figure, matière fluide et insaisissable entre les mains de l'écrivain qui tente de capter et de fixer la beauté authentique sur la page. La tentative manifeste simultanément l'inquiétude permanente du poète, condamné à une recherche perpétuelle qui ne promet pas de repos rassurant.

Entre l'ombre et la lumière²¹, la parole poétique qui se cherche tisse la poétique de l'ineffable, où s'inscrit la nature mensongère des mots et la fracturation de la réalité que ceux-ci provoquent. Le poète se sent « Dans le leurre des mots » et la

une intimité avec les présences proches » (Bonnefoy, 2010b : 332, 333). La simplicité et l'immédiateté sont le lot de l'être-au-monde de l'enfant du seul fait que les mots utilisés « sont simplement désignatifs des choses et des êtres en leur présence alors vécue et non étudiée » (Bonnefoy, 2010c : 28). L'enfance représente en effet pour Bonnefoy « cet état d'indivision préconsciente [dont] nous cherchons à retrouver un reflet, une répétition symbolique dans des objets qui semblent s'ouvrir à cette unité perdue » (Bonnefoy, 1990 : 284). Voir aussi Olivier Himy (2006 : 80-81).

²⁰ Dans cette optique, la poésie est conçue par Bonnefoy comme « un mouvement de retour » et la présence comme « l'enjeu de la poésie dans une société qui l'oublie, qui se voue à des représentations dont l'aptitude à saisir et analyser le dehors des choses n'a d'égale que leur méconnaissance du temps, du lieu, du hasard, de ce qu'on peut dire la finitude » (2010a : 136).

²¹ Dominique Rabaté considère l'ombre comme « la frange nécessaire entre la lumière et l'obscurité, la zone de seuil et de battement où se négocient les passages de l'une à l'autre. Ombre qui rehausse la lumière, qui peuple le noir d'une présence encore perceptible » (2008 : 239).

tension naît de sa lutte entre le désir d'exprimer et l'inefficacité de son effort de trouver les mots aptes à énoncer le réel des choses qu'il cherche à dire :

Aller, par au-delà presque le langage,
Avec rien qu'un peu de lumière, est-ce possible
Ou n'est-ce pas que l'illusoire encore,
Dont nous redessinons sous d'autres traits
Mais irisés du même éclat trompeur
La forme dans les ombres qui se resserrent?
Partout en nous rien que l'humble mensonge
Des mots qui offrent plus que ce qui est
Ou disent autre chose que ce qui est (Bonnefoy, 2001 : 73).

Consciente du leurre des mots et lucide face à la finitude, la poésie de Bonnefoy, identifiée au « souci du destin de la parole » (Bonnefoy, 2010b : 485), est celle qui persévère cependant dans sa tentative de capter la lumière provisoire de l'unité absolue des choses, leur permettant ainsi de réaliser leur existence instantanée, avant de se fondre au néant du moment suivant :

Et poésie, si ce mot est dicible,
N'est-ce pas de savoir, là où l'étoile
Parut conduire mais pour rien sinon la mort,

Aimer cette lumière encore? Aimer ouvrir
L'amande de l'absence dans la parole? (Bonnefoy, 1991 : 42).

La conscience poétique, dépourvue de ses moyens, souffre de l'inefficacité de sa création, timidement amorcée dans l'hostilité du monde des signes. Constellations dans la nuit sont les mots tracés par le poète, qui lutte dans l'obscurité pour retrouver la lumière inaugurale des origines de la parole :

Agenouillé,
Je détache de l'infini l'inexistence
Et j'en fais des figures, d'une main
Que je distingue mal, tant est la nuit
Précipitée, violente par les mondes.
Que lointaine est ici l'aube du signe!
J'ébauche une constellation mais tout se perd (Bonnefoy, 1991 : 87)²².

Aspirant à déchirer le voile qui enveloppe les objets, luttant contre l'ombre de leur formulation intellectuelle pour garantir la « transparence »²³, « ce vrai bonheur

²² Les mots-étoiles, symboles de la lumière que le poète cherche sans pourtant l'atteindre, sont aussi évoqués *Dans le leurre du seuil* comme « les mots éteints / Avant même l'aube » (1978 : 258).

²³ Sur cette notion de « transparence » est en fait fondée la recherche de Bonnefoy, « pour réduire au maximum le terrain de l'obscurité fondamentale, afin d'en mieux saisir le lieu dans [s]a conscience

de la matière » (Richard, 1964 : 228), dans la phrase écrite ou énoncée et pouvoir ainsi atteindre la clarté, perfection lumineuse de l'identité du mot et de la chose, Bonnefoy poéticien convoque, dans cet élan autoréflexif de sa poésie, son aïeul grec, Aristote :

Et Aristote le disait bien,
 Quelque part dans sa *Poétique* qu'on lit si mal,
 C'est la transparence qui vaut,
 Dans des phrases qui soient comme une rumeur d'abeilles, comme une eau claire (1991 : 121).

Quête de justesse et plénitude reflétée dans la parole constituent les axes de la préoccupation du poète-penseur. Faute de clarté significative et d'efficacité dans leur utilisation, les mots sont mis à l'épreuve par le poète et sa poésie devient un espace de dialogue avec les choses, auxquelles il jette un regard pénétrant²⁴ afin d'y découvrir ce qui fait la particularité de leur être, leur unicité et leur plénitude, doté à cet égard d'une responsabilité ressentie face au monde, en tant qu'être parlant²⁵. Le titre de la pièce « De natura rerum » du même recueil est doublement significatif, évoquant le questionnement de la nature des choses en vue d'une représentation poétique et renvoyant simultanément, par la référence intertextuelle, à une langue autre, celle de Lucrèce, et à « une autre époque de l'écriture », dont le poète reconnaît la force d'élocution. La perplexité apparaît dès qu'une langue morte et sa descendante vivante déterminent un espace de transparence virtuelle mais illusoire :

D'où vient qu'il fasse clair
 Dans quelques mots
 Quand l'un n'est que la nuit,
 L'autre qu'un rêve?

D'où viennent ces deux ombres
 Qui vont, riant,
 Et l'une emmitouflée
 D'une laine rouge? (1991 : 122)

sinon le sens », et de pouvoir ainsi « user des mots qui disent avec clarté ou même lumière. Ce sont ces mots rajeunis le bel or que notre alchimie sans moyens essaie toujours de produire » (Bonnefoy, 1990 : 63-64).

²⁴ Z. Samaras insiste sur l'importance du regard dans le discours poétique de Bonnefoy et, utilisant le titre éluardien, elle note à propos : « non *donner à voir* mais voir de façon immédiate et se placer à l'intérieur de la chose vue », (1996 : 48). Serge Canadas remarque pareillement que « le regard est une entrée palpable dans la sphère de la chose » et « voir, c'est libérer la lumière de la chose » (2008 : 34).

²⁵ Bonnefoy ne manque pas d'exprimer son malaise provoqué par son impossibilité de se passer des mots lorsqu'il constate leur inaptitude à embrasser la réalité de la chose : « J'aurai barré / Cent fois ces mots partout, en vers, en prose, / Mais je ne puis / Faire qu'ils ne remontent dans ma parole » (2001 : 91).

Le mot-nuit et le mot-rêve substantifient la nature verbale d'un langage courant, inapte, vague et obscur, et celle d'un langage idéal mais difficile à atteindre. En demeurant des mots-ombres, l'un dans sa présence incomplète et l'autre dans sa présence-absence d'un passé révolu et donc mort, ils désignent le point limite, frontière et seuil à la fois, où la parole inaccomplie hésite entre l'avant incertain, mais prometteur d'une éventuelle clarté, et le passé figé et inerte.

Si Bonnefoy considère les mots du langage ordinaire incapables de transmettre le sens des choses, c'est parce que les hommes sont pareils à cet « incroyant » de « La nuit d'été » qui a « aimé le signe, faute de sens » et qui se demande : « quel est dans ma voix le mot qui manque? » (Bonnefoy, 1991 : 94). Loin de proposer la création d'un nouveau système de signes, qui seraient d'ailleurs pareillement inefficaces, le poète déclare son amour des mots et se dédie plutôt à la construction d'un univers verbal qui permettrait à l'homme d'y vivre pleinement et aux mots de s'épanouir. Aimer les mots, chaque mot, même le plus humble, devient pour Bonnefoy raison de vivre et d'écrire :

Tu me dis que tu aimes le mot *ronce*
Et j'ai l'occasion de te parler,
Sentant revivre en toi sans que tu le saches
Encore, cette ardeur qui fut toute ma vie.

Mais je ne puis rien te répondre : car les mots
Ont ceci de cruel qu'ils se refusent
À ceux qui les respectent et les aiment
Pour ce qu'ils pourraient être, non ce qu'ils sont (1991 : 39).

Aimer les mots, respecter les mots, malgré leur imperfection, c'est en d'autres termes établir avec eux un contact intime qui leur ôte leur qualité d'objets inertes et de signes arbitraires, pour restituer leur existence pleine d'être et leur redonner de la vie. C'est surtout faire l'expérience de l'identité réelle des mots, authentique et profonde, rencontrer dans leur essence l'objet concret qu'ils énoncent. C'est à ce moment que la plénitude et l'infini y seront révélés. Cette révélation peut être réalisée, nous assure Bonnefoy, « grâce à des mots que l'on a vécus et qui en deviennent ainsi comme de noms propres, semblables à ceux que portent les êtres qui comptent dans notre vie » (2010b : 220)²⁶. Avec une confiance toujours renouvelée en la parole, Bonnefoy affirme qu'elle a « pouvoir de nommer, d'appeler, de mettre qui appelle en présence » (2010b : 332) et réaffirme de cette manière le principe cratyléen des mots, exigeant ce retour à l'originel et véritable

²⁶ La même idée est exprimée à plusieurs reprises, formant le noyau de la philosophie du langage de Bonnefoy : « L'expérience de la présence [...] se laisse entrevoir quand ces mêmes mots [...] deviennent ce que nous nommons le nom propre, ce nom que nous utilisons pour appeler, pour aimer » (2010a : 147).

lien entre le nom et la chose nommée. « On ne peut *dire* en poésie, que si on est *en présence* », insiste Bonnefoy (2010b : 221) et dès lors la parole poétique n'acquiert sa raison d'être qu'en nommant les objets et le monde, en devenant par conséquent cratyléenne, au sein même du langage existant²⁷. L'activité onomatopéique prend son sens dès que le poète nomme les choses, tentant la résurrection de l'être des choses dans les mots. La poésie devient décidément acte créateur, « l'expression du poétique originaire d'*avant les mots* », selon P. Née (2010 : 169), dans un élan de réaffirmation du monde, dont *Douve* donnait déjà la preuve. En ressaisissant les êtres et les choses par leur aspect immédiat et fugace, leur présence sous-jacente affleure dans les mots utilisés comme « vrai nom » :

Je nommerai désert ce château que tu fus,
Nuit cette voix, absence ton visage,
Et quand tu tomberas dans la terre stérile
Je nommerai néant l'éclair qui t'a porté (Bonnefoy, 1978 : 73)²⁸.

Dans le recueil *Raturer outre* du poète, la dénomination est de plus valorisée comme force mémorative, « je veux te dénommer pour me souvenir », et les mots acquièrent leur dimension d'absolu dès que deux êtres entreprennent de « Donner des noms » (Bonnefoy, 2010d : 31). Les mots-noms décèlent leur force d'engendrer la plénitude du monde des origines dans un acte entrepris par deux êtres. Semblables à Adam et Ève, « elle nomme le lit [...] Et lui nomme la pierre » et « Puis l'un et l'autre nomment la nuit qui vient, / Un pour la dire obscure, l'autre claire ». Donner deux noms au lieu d'un pour énoncer la même entité serait une possibilité d'augmenter l'expansivité sémantique des mots et d'atteindre ainsi la vérité de la parole pour réaffirmer le monde : « écrire à deux le monde aurait quelque sens » (Bonnefoy, 2010d : 32).

Dans la quête du sens, la voix²⁹ se métamorphose en *voie* qui mène à l'essence des choses, dévoilant d'une manière admirable l'unité profonde dans les mots articulés, la vérité à laquelle prétend la poésie et cette « réalité autrement

²⁷ À la suite d'Olivier Himy, qui parle d'« une rêverie éminemment cratyliste » chez Bonnefoy (2006 : 117), nous nous permettons de parler d'un cratylisme de Bonnefoy, malgré son anti-platonisme profond, proclamé même en question de cratylisme (vid. Bonnefoy, 1990 : 264). C'est, croyons-nous d'un cratylisme fonctionnant à l'envers qu'il s'agit en fait, qui concerne non la création de noms, mais l'utilisation appropriée des mots existants comme noms, reflet parfait de l'identité de l'objet.

²⁸ L'analyse du poème qu'effectue Olivier Himy aboutit à une pareille constatation : « la nomination n'a donc pas pour effet de rendre absent l'objet nommé : elle n'emprunte des formulations négatives que pour mieux rebondir vers une plus grande plénitude de l'objet. [...] Le langage fait aussi partie du réel, et seule la chose assumée, c'est-à-dire réinvestie par la puissance de la parole d'un sujet, peut prétendre à la vérité. Dans cette mesure, le *nom* est ce qui permet à l'objet de sortir de l'état de *stérilité*, et d'atteindre ainsi à la présence » (1991 : 37, 38-39).

²⁹ Sur le motif récurrent de la voix dans *Théâtre des enfants* et *Les planches courbes* de Bonnefoy, voir Dominique Rabaté (2008 : 231-245).

insaisissable » (Bonnefoy, 1990 : 264). Présence sonore de celui qui parle, signe acoustique de la parole proférée, la voix cristallise la quête d'authenticité toujours recommencée, lorsqu'elle devient « Une voix » ou « Une autre voix » dans des titres identiques des poèmes où la parole se cherche :

J'ai reculé longtemps devant tes signes
Tu m'as chassée de toute densité (Bonnefoy, 1978 : 80).

Quel signe gardes-tu sur tes lèvres noires,
Quelle pauvre parole quand tout se tait
Dernier tison quand l'âtre hésite et se referme? (Bonnefoy, 1978 : 81)³⁰.

C'est de même « Une voix » (Bonnefoy, 2001 : 33) qui rappelle amicalement à l'homme que « Vivre, qui noue / Hier, notre illusion, / À demain, nos ombres » n'est que l'aspect illusoire d'une existence marquée de finitude et insaisissable au fond, puisque « tout cela [...] / N'est que ce creux des mains / Où eau ne reste ». La voix est substance inconsistante qui matérialise les choses, étant l'« âme des mots / Qui et colore et dissipe les choses », « qui porte de l'être dans l'apparence / Qui les mêle comme flocons de même neige » (Bonnefoy, 2001 : 63)³¹. C'est la voix encore qui permet au son, « cette puissance dormante dans la parole » (Bonnefoy, 2010a : 200), et au rythme, inhérent à la phrase poétique, de se déployer, consacrant ainsi leur harmonie profonde comme moyen de compléter les lacunes expressives des vocables³². Dans la pièce « Voix sur le fleuve » du recueil *Raturer outre* de Bonnefoy, la perception des voix autres crée l'espoir d'un à-venir, prometteur de lumière, dans les mots qu'il faut capter par tous les sens, comme un effet de synesthésies baudelairiennes, pour pouvoir nommer avec des mots nouveaux qui donnent à voir et assurent la connaissance³³ :

Non, c'est le bruit de l'eau! Mais si, écoute

³⁰ « Fais-moi le signe de présence », demande le poète à « Une voix », (Bonnefoy, 1978 : 145).

³¹ Sous des termes similaires, la voix est mise en valeur par Bonnefoy pour l'effet de présence qu'elle assure : « la voix, cette synthèse d'âme et de corps dont l'effet sur les choses du lieu et les êtres proches est qu'ils sont maintenant de la présence, et non plus de simples faits de matière perçus schématiquement » (2010a : 203).

³² « Affleurement de la profondeur du monde indéfait encore, fragment qui tout aussi bien est le tout, infini silencieux noué sur soi mais irradiant sa lumière, le son est maintenant très immédiatement dans la phrase, dans la parole, cette présence pleine que je reprochais au concept de faire oublier. Et là est la poésie. La forme porte le son, nous le fait entendre, et de par cette plénitude rejointe et manifestée le son, qui est ainsi dans le vers l'indéfait même du monde, désaffecte chez le lecteur les points de vue conceptuels, il conteste leur prétention à monopoliser l'approche de ce qui est », (2010a : 201)³³. Autre attribut de la poésie pour Bonnefoy, la connaissance qu'elle confère, lorsque l'utilisation des mots assure le rétablissement de leur pouvoir d'invocation des choses : « La poésie est un savoir, au plan existentiel où il importe qu'il y en ait un pour nous aider à survivre. Elle est, à tout le moins, la recherche de ce savoir » (2010a : 203).

Ces voix qui nous appellent sur le fleuve.
Est-ce loin à l'avant, nous ne savons,
C'est comme s'il faisait jour, dans cette nuit.

Et toi, tu veux que je ne cesse pas
De regarder, écouter, voir, entendre,
Tu as même des mots à me proposer
Pour que je voie plus loin et sache plus (2010d : 30).

La quête de l'identité parfaite entre la réalité intime de la chose et le mot qui la dit est systématiquement mise en valeur dans l'activité poétique de Bonnefoy, où la pensée théorique tente son application et sa confirmation³⁴. Dans *Début et fin de la neige*, on dirait que la neige constitue, à l'échelle universelle, la réalité isomorphe de la page blanche, invitant à une réécriture du monde qui anime ainsi le rêve du poète. La blancheur de la neige, étendue et lumineuse, restitue la virginité originelle, fait table rase du monde existant et du langage qui le dit, inaugurant de cette manière un être-au-monde renouvelé qui annonce également l'avenir de la parole, quand « un peu de vent/ Écrit du bout du pied un mot hors du monde » (Bonnefoy, 1991 : 111), alors qu'à « cinq heures [le poète] entend [...] des voix/ À l'avant du monde » (Bonnefoy, 1991 : 113). Les flocons de la neige, substances précaires et solubles, incarnent la finitude et symbolisent ainsi les mots qui devraient être gros d'immédiateté et de plénitude pour refléter l'« ici et maintenant » de l'objet dans sa fugacité et dont l'homme doit se rendre compte³⁵, malgré son désir « d'assurer l'éternel » :

À ce flocon
Qui sur ma main se pose, j'ai désir
D'assurer l'éternel
En faisant de ma vie, de ma chaleur,
De mon passé, de ces jours d'à présent,
Un instant simplement : cet instant-ci, sans bornes.

Mais déjà il n'est plus
Qu'un peu d'eau, qui se perd
Dans la brume des corps qui vont dans la neige (Bonnefoy, 1991 : 114).

³⁴ Jean Starobinski précise, dans sa préface aux *Poèmes* de Bonnefoy : « Le poème constitue la mise à l'épreuve de ce qui, dans l'essai, n'est que désigné à distance » (Bonnefoy, 1978 : 24).

³⁵ Il existe une relation étroite entre la notion de la présence et celle de la finitude, en ce sens que pour saisir la présence il faut d'abord constater et accepter la relativité de l'existence qu'est la finitude. Bonnefoy revient à plusieurs reprises sur cette idée fondamentale de sa réflexion : « Le pire qu'on puisse faire est de ne pas reconnaître l'empire du hasard sur la vie. Car celle-ci est finitude, c'est là l'évidence ultime, qu'il importe donc d'affronter ; et le hasard est son caractère essentiel », (Bonnefoy, 2010b : 221).

L'ombre et la lumière y entretiennent le même rapport évocateur de la présence et de l'absence dans les mots, dans l'effort d'un commencement nouveau du monde :

J'avance dans la neige, j'ai fermé
Les yeux, mais la lumière sait franchir
Les paupières poreuses, et je perçois
Que dans mes mots c'est encore la neige
Qui tourbillonne, se resserre, se déchire.

Neige,
Lettre que l'on retrouve et que l'on déplie,
Et l'encre en a blanchi et dans les signes
La gaucherie de l'esprit est visible
Qui ne sait qu'en enchevêtrer les ombres claires (Bonnefoy, 1991 : 119).

Avec la pièce « Noli me tangere » (Bonnefoy, 1991 : 124), lorsque le dernier flocon hésite dans le ciel bleu, même la négation prononcée pourrait apparaître comme l'évidence lumineuse d'une autre manière d'affirmer le monde : « Mais même dire non serait de lumière ».

La section « Le tout, le rien » poursuit la condensation de la pensée du poéticien dans des vers révélateurs de son désir de redonner à la parole sa force expressive. « La dernière neige de la saison » marque un commencement dès qu'elle se projette à la vie de l'être parlant :

C'est la première neige de ta vie
Puisque, hier, ce n'étaient encore que des taches
De couleur, plaisirs brefs, craintes, chagrins
Inconsistants, faute de parole.

Et je vois que la joie prend sur la peur
Dans tes yeux que dessille la surprise... (Bonnefoy, 1991 : 139).

Dans la deuxième pièce, l'affirmation de l'écriture passe par la négation et hésite dans l'ombre des mots, porteurs du souvenir, avant de déclarer son être en tant que dire du non-être :

Mais écrire n'est pas avoir, ce n'est pas être
Car le tressaillement de la joie n'y est
Qu'une ombre, serait-elle la plus claire,
Dans des mots qui encore se souviennent

De tant et tant de choses que le temps
A durement labourées de ses griffes,
Et je ne puis donc faire que te dire
Ce que je ne suis pas, sauf en désir.
[...]
Une façon de dire, qui ferait
Qu'on ne serait plus seul dans le langage (Bonnefoy, 1991 : 140).

Les mots « sont ce qui demeure de ce qui a disparu », mais « ils nous demandent d'agir au lieu simplement de rêver », soutient Bonnefoy (1992 : 129) et avec son poème il agit justement pour réaffirmer le monde, pour créer cette ouverture de présence dans le langage. La poésie, en tant qu'acte de parole, consciente de son imperfection, se vérifie pour manifester son être et ses capacités et s'identifie finalement à l'espoir³⁶ d'un avenir de la parole et de l'être-avec-autrui. Si le poème est envisagé comme « dégel des mots, la dispersion des notions qui figent le monde, en bref un état naissant de la plénitude impossible » (Bonnefoy, 1990 : 216), il incarne également « un mouvement d'espérance » (Bonnefoy, 1990 : 230) lorsqu'il rencontre le lecteur, cet autre avec lequel le poète entend communiquer pour se réunir dans le commun effort de joindre l'unicité fondamentale à travers les mots. Le rétablissement de la plénitude dans la parole et du sens dans les mots assigné à la poésie ne se complète qu'à travers le lecteur qui l'accueille comme « l'occasion [...] de recommencer la recherche », comme « amour en puissance, appel lancé [...] pour qu'il aille plus loin que le poète vers l'unité » (Bonnefoy, 1990 : 231, 233). De même, quand le *je* du poète devient *nous*, la subjectivité se mue en universalité³⁷ devant le danger immanent de l'usage courant des mots et la solitude alors s'efface devant l'émergence d'une solidarité :

Nous, la voix que refoule
 Le vent des mots.
 Nous, l'œuvre que déchire
 Leur tourbillon.
 [...]
 Nous
 Parmi les bruits
 Nous
 L'un d'eux (Bonnefoy, 1978 : 266).

« La poésie, c'est apprendre à parler la langue de l'autre » (2010b : 254) affirme Bonnefoy et la place qu'occupe l'autre³⁸ dans sa pensée démontre clairement que la subjectivité est dépassée, pour laisser surgir dans sa réflexion de l'être-au-monde la

³⁶ Théoricien, Bonnefoy formule cette conception par des termes forts : « Je voudrais réunir, je voudrais identifier presque la poésie et l'espoir » annonce-t-il au début de l'essai précité, pour revenir plus loin avec un ton insistant et absolu : « Il faut, autrement dit, réinventer un *espoir*. Dans l'espace de notre approche de l'être, je ne crois pas que soit de poésie vraie que ne cherche aujourd'hui, et ne veuille chercher jusqu'au dernier souffle, à fonder un nouvel espoir » (1992 : 107, 122-123).

³⁷ « Cette reconnaissance de l'autre, c'est tout autant celle de l'autre en nous, par-dessous le moi qui n'est lui-même qu'une représentation conceptuelle. Et s'ouvre ainsi la voie d'un 'Je' universel dont l'horizon est le monde, naturel et même cosmique » (Bonnefoy, 2010b : 497).

³⁸ Au critique littéraire, conçu comme l'autre de l'auteur dans leur relation engendrée par l'œuvre, Bonnefoy voit l'adjoint idéal pour l'accomplissement d'une véritable révolution tant dans le domaine de l'invention poétique que dans celui de la société (2008 : 15-19).

relation intersubjective fondée sur la parole partagée. Lié à l'autre par le biais du langage, l'être est d'autant plus affecté par l'insuffisance du moyen de communication, qu'il ressent le manque de présence dans ses relations aux autres êtres. La réinvention de la parole est, dès lors, à considérer comme l'enjeu non seulement de la poésie mais surtout de la société contemporaine³⁹. En prolongeant ainsi sa réflexion sur le langage et la parole poétique, Bonnefoy revendique la reconnaissance du rôle social de la poésie⁴⁰, grâce à la contribution de cette dernière dans le domaine du langage, conçue comme « intensification de l'échange humain »⁴¹. La poésie, en incitant à « vivre la présence dans ce qui est » et à « faire de l'humanité construisant son lieu sur terre une seule grande présence » (Bonnefoy, 2010 (a) : 205), s'avère être un accomplissement ontologique qui peut nous conduire à l'authenticité de l'être-au-monde⁴² et de l'être-avec-autrui, dans une existence sociale plus réelle :

Il est en poésie un apport que rien ne remplace, cette aspiration à plus qu'eux, cette foi, non dans la réalité, qui n'est comme telle que le gouffre de la matière, mais dans la capacité du langage à se faire l'hôte d'un sens rassemblant ceux qui l'emploient dans une recherche qui les rendra, et c'est cela l'essentiel, pleinement présents les uns aux autres. Plus que jamais après Auschwitz la poésie est nécessaire (Bonnefoy, 2010a : 15-16)⁴³.

Dans un monde qui tourne le dos à la poésie proclamant son inutilité, dans un monde détourné de ses valeurs et principes, dérouté par les nouvelles technologies et ravagé par des fanatismes et des violences idéologiques, la poésie tient à « garder audible l'espérance dans le tumulte » (Bonnefoy, 2001 : 97), pour faire surgir la

³⁹ L'expression poétique est donnée aux vers suivants « Et n'est-ce dire/ Qu'un mot, un autre mot encore, à inventer./ Rédimerait le monde? » (Bonnefoy, 1991 : 130).

⁴⁰ La nécessité et la légitimité de la poésie sont proclamées par Bonnefoy dans « Poésie et vérité » (1990 : 273) : « si la poésie disparaissait tout à fait, c'est la société humaine qui s'écroulerait avec elle ». Cette idée apparaît plus approfondie et précisée au fur et à mesure que son œuvre y revient au fil des années.

⁴¹ « La poésie c'est "changer la vie" autant que rénover les rapports sociaux. Elle peut ne pas se savoir cela, mais dans les mots mêmes qu'elle emploie, mots de la langue ordinaire, elle n'en poursuit pas moins ce travail d'intensification de l'échange humain » (Bonnefoy, 2010b : 497).

⁴² Le rapport intime entre la parole poétique et l'être-au-monde est systématiquement souligné par Bonnefoy, comme dans le passage suivant où, en définissant le « verbe », il précise qu'il est pour lui « un ensemble, bien sûr ouvert, de vocables qui nomment les réalités essentielles, celles que les poèmes, notre parole avertie, peuvent inventorier dans leur approche commune, jamais finie, de l' "authentique séjour terrestre" » (1990 : 110).

⁴³ De même, le texte de Bonnefoy « L'enjeu occidental de la poésie » se termine sur cette ouverture offerte par la poésie, qui « serait alors ce qui, absolutisant l'être parlant, aussi illusoire soit celui-ci, préserverait l'idée d'un second degré du réel, à chercher et produire dans la construction d'une société », (2010a : 148). Déclarant le caractère universel de la poésie dans « Poésie et vérité », Bonnefoy affirme en outre que « pour dire la présence, la poésie doit élaborer un lieu qui vaudra pour tous. Voilà la sorte d'universel que sa vérité recherche » (1990 : 267).

beauté et la vérité qui la nourrissent et auxquelles devrait également aspirer l'existence humaine. L'avenir de la poésie, en tant que « volonté de transgression de tous les systèmes qui cherchent à prendre forme », s'annonce comme l'acte décisif pour « recentrer l'existence sur une conscience plus vraie de ses aliénations et de ses besoins » (Bonnefoy, 2010e : 11, 12), pour que « le rapport de l'être parlant à ses proches échappe [...] aux dégradations que lui fait subir la production d'idéologies » (Bonnefoy, 2010a : 208).

Dès que le défaut de langues est saisi comme un défaut d'être, non seulement au niveau du langage mais aussi à travers tous les échanges humains, la résurrection du logos poétique et la résurrection des choses dans les mots s'inscrivent dans la même perspective ontologique de rétablir le verbe comme première essence de l'existence et dans le même objectif de reconquérir la plénitude et la présence des êtres et des choses, gardant vif l'espoir qu'un jour on verra « germer/ Le blé des choses du monde » (Bonnefoy, 1978 : 270).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Actes du Colloque de l'ARDUA, (2008) *Poétique et ontologie, Colloque international Yves Bonnefoy*. Bordeaux, William Blake & Co. Edit.
- Bonnefoy, Y., (1978) *Poèmes*. Paris, Gallimard, coll. Poésies.
- Bonnefoy, Y., (1990) *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*. Paris, Mercure de France.
- Bonnefoy, Y., (1991) *Ce qui fut sans lumière* suivi de *Début et fin de la neige*. Paris, Gallimard, coll. Poésies.
- Bonnefoy, Y., (1992) *L'improbable et autres essais*. Paris, Gallimard, coll. Essais.
- Bonnefoy, Y., (1993) *La vie errante* suivie de *Remarques sur le dessin*. Paris, Gallimard, coll. Poésies.
- Bonnefoy, Y., (2001) *Les planches courbes*. Paris, Gallimard, coll. Poésies.
- Bonnefoy, Y., (2008) "Critique et poésie" in *Poétique et ontologie, Colloque international Yves Bonnefoy (Actes du Colloque de l'ARDUA, Bordeaux, Février 2007)*. Bordeaux, William Blake & Co. Edit., pp. 15-28.
- Bonnefoy, Y., (2010a) *Le siècle où la parole a été victime*. Paris, Mercure de France.
- Bonnefoy, Y., (2010b) *L'Inachevable. Entretiens sur la poésie 1990-2010*. Paris, Albin Michel.
- Bonnefoy, Y., (2010c) : *Le lieu d'herbes, le lac au loin* suivi de *Mes souvenirs d'Arménie*. Paris, Galilée.
- Bonnefoy, Y., (2010d) *Raturer outre*. Paris, Galilée.
- Bonnefoy, Y., (2010e) "Carte blanche" in Bonnefoy, Y. & P. Née (éd.), *Poésie, art, pensée. Carte blanche donnée à Yves Bonnefoy*. Paris, Hermann, pp. 9-12.
- Canadas, S. (2008) "Arcadies, ou comment habiter la terre en poète" in *Poétique et ontologie, Colloque international Yves Bonnefoy (Actes du Colloque de l'ARDUA, Bordeaux, Février 2007)*. Bordeaux, William Blake & Co. Edit., pp. 29-47.

- Genette, G. (1976) *Mimologiques. Voyage en Cratylie*. Paris, Seuil, coll. Poétiques.
- Himy, O. (1991) *Yves Bonnefoy. Poèmes commentés*. Paris, Champion, coll. Unichamp.
- Himy, O. (2006) *Yves Bonnefoy*. Paris, Ellipses.
- Himy, O. (2008) “Temps du souvenir et temps du rêve chez Yves Bonnefoy” in *Poétique et ontologie, Colloque international Yves Bonnefoy (Actes du Colloque de l'ARDUA, Bordeaux, Février 2007)*. Bordeaux, William Blake & Co. Edit., pp. 217-229.
- Née, P. (2010) “Poésie et psychanalyse” in Bonnefoy, Y. & P. Née (éd.), *Poésie, art, pensée. Carte blanche donnée à Yves Bonnefoy*. Paris, Hermann, pp. 167-186.
- Pinson, J.-C. (1995) *Habiter en poète. Essais sur la poésie contemporaine*. Seyssel, Champ Vallon.
- Rabaté, D. (2008) “L’appel des voix” in *Poétique et ontologie, Colloque international Yves Bonnefoy (Actes du Colloque de l'ARDUA, Bordeaux, Février 2007)*. Bordeaux, William Blake & Co. Edit., pp. 231-245.
- Richard, J.-P. (1964) *Onze études sur la poésie moderne*. Paris, Seuil.
- Samaras, Z. (1996) “« Ceci est une image » : poétique du non et la poésie d’Yves Bonnefoy”, in *Œuvres & Critiques*. Vol. XXI, n°2, pp. 46-56.
- Zarader, M. (2010) “La poésie entre langage et silence” in Bonnefoy, Y. & P. Née (éd.), *Poésie, art, pensée. Carte blanche donnée à Yves Bonnefoy*. Paris, Hermann, pp. 141-166.